Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

Mises En Vers

La Fontaine, J. de

Leiden, 1764

Fables Choisies. Livre Troisieme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1123

Visual Library

FABLES CHOISIES.

LIVRE TROISIEME.

FABLE I.

Le Meûnier, son Fils, et l'Ane.

A. M. D. M.

L'invention des Arts étant un droit d'aîneſſe,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece:
Mais ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eſt un pays plein de terres déſertes:
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait aſſez bien inventé:
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de ſa lyre,
Diſciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout ſeuls & ſans témoins;
(Comme ils ſe confioient leurs penſers & leurs ſoins)

Racan commence ainſi: dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez ſçavoir les choſes de la vie,
Qui par tous ſes degrés avez déja paſſé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé;
A quoi me réſoudrai-je? Il eſt temps que j'y penſe.
Vous connoiſſez mon bien, mon talent, ma naiſſance.
Dois-je dans la province établir mon ſéjour?
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour?
Tout au monde eſt mêlé d'amertume & de charmes:
La Guerre a ſes douceurs, l'Hymen a ſes alarmes.
Si je ſuivois mon goût, je ſçaurois où buter;
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-deſſus: contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelque endroit, qu'un Meûnier & ſon fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, ſi j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fut plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le ſuſpendit:
Puis cet homme & ſon fils le portent comme un luſtre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & ruſtre!
Le premier qui le vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus Ane des trois n'eſt pas celui qu'on penſe.
Le Meûnier, à ces mots, connoît ſon ignorance.

Landesbibliothek Oldenburg

Il met ſur pieds ſa bête, & la fait détaler.
L'Ane, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en ſon patois. Le Meûnier n'en a cure.
Il fait monter ſon fils, il ſuit; & d'avanture
Paſſent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put:
Oh là! oh! deſcendez que l'on ne vous le diſe,
Jeune homme qui menez laquais à barbe griſe.
C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles paſſant, l'une dit: c'eſt grand'honte
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Ane, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.
Paſſez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup ſur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troiſiéme troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit: ces gens ſont fous,
Le Baudet n'en peut plus, il mourra ſous leurs coups;
Hé quoi, charger ainſi cette pauvre Bourique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre ſa peau.
Parbieu, dit le Meûnier, eſt bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & ſon pere.
Eſſayons toutefois, ſi par quelque maniére

Nous en viendrons à bout. Ils deſcendent tous deux;
L'Ane, ſe prélaſſant, marche ſeul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit: eſt-ce la mode
Que Baudet aille à l'aiſe, & Meûnier s'incommode?
Qui de l'Ane, ou du maître, eſt fait pour ſe laſſer?
Je conſeille à ces gens de le faire enchaſſer.
Ils uſent leurs ſouliers, & conſervent leur Ane:
Nicolas au rebours: car quand il va voir Jeanne,
Il monte ſur ſa bête, & la chanſon le dit.
Beau trio de Baudets! le Meûnier repartit;
Je ſuis Ane, il eſt vrai, j'en conviens, je l'avoue:
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, & fit bien.

Quant à vous, ſuivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince;
Allez, venez, courrez, demeurez en province,
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC. Fable XLIV.

H. Pont del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE II.

Les Membres et l'Estomac.

Je devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage:
A la voir d'un certain côté,
Meſſer Gaſter en eſt l'image.
S'il a quelque beſoin, tout le corps s'en reſſent.
De travailler pour lui les membres ſe laſſant,
Chacun d'eux réſolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaſter.
Il faudroit, diſoient-ils, ſans nous qu'il vécût d'air.
Nous ſuons, nous peinons comme bêtes de ſomme:
Et pour qui? pour lui ſeul: nous n'en profitons pas;
Notre ſoin n'aboutit qu'à fournir ſes repas.
Chommons, c'eſt un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainſi dit, ainſi fait. Les mains ceſſent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaſter qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils ſe repentirent.
Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur:
Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur:
Chaque membre en ſouffrit: les forces ſe perdirent.

Landesbibliothek Oldenburg

Par ce moyen les mutins virent,
Que celui qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne; & la choſe eſt égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait ſubſiſter l'Artiſan de ſes peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le Laboureur, donne paye au Soldat,
Diſtribue en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'Etat.
Menenius le ſçut bien dire:
La Commune s'alloit ſéparer du Sénat.
Les mécontens diſoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les tréſors, l'honneur, la dignité:
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté;
Les tributs, les impots, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja poſté.
La plûpart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres ſemblables;
Et par cet Apologue inſigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.

Landesbibliothek Oldenburg

LE LOUP DEVENU BERGER. Fable XLV.

A. Pant del. et sculpsit. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE III.

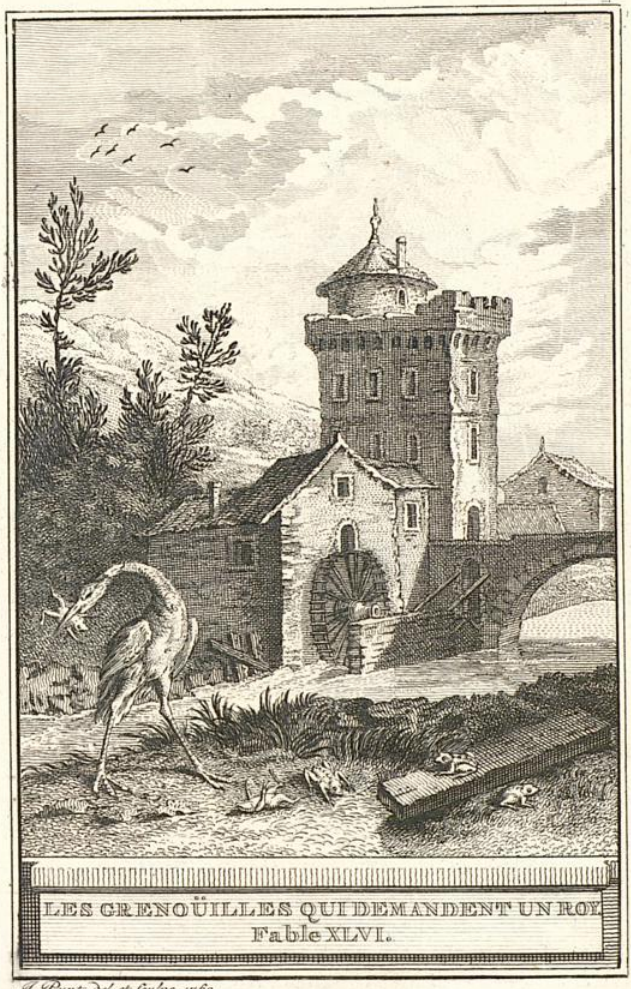
Le Loup devenu Berger.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de ſon voiſinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau perſonnage.
Il s'habille en Berger, endoſſe un hoqueton,
Fait ſa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuſe.
Pour pouſſer juſqu'au bout la ruſe,
Il auroit volontiers écrit ſur ſon chapeau,
C'eſt moi qui ſuis Guillot, Berger de ce troupeau.
Sa perſonne étant ainſi faite,
Et ſes pieds de devant poſés ſur ſa houlette,
Guillot le Sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu ſur l'herbette,
Dormoit alors profondément.
Son chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa muſette.
La plûpart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laiſſa faire;
Et pour pouvoir mener vers ſon fort les Brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,

Landesbibliothek Oldenburg

Choſe qu'il croyoit néceſſaire,
Mais cela gâta ſon affaire.
Il ne put du Paſteur contrefaire la voix:
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le myſtere.
Chacun ſe réveille à ce ſon,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet eſclandre,
Empêché par ſon hoqueton,
Ne put ni fuir, ni ſe défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes ſe laiſſent prendre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup:
C'eſt le plus certain de beaucoup.



LES GRENOÜILLES QUI DEMANDENT UN ROY.
Fable XLVI.

J. Punt del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les Grenouilles ſe laſſant
De l'état Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les ſoumit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique.
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuſe,
Gent fort ſotte & fort peureuſe,
S'alla cacher ſous les eaux,
Dans les joncs, dans les roſeaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oſer de long-temps regarder au viſage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un Soliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiére,
Qui de le voir s'avanturant,
Oſa bien quitter ſa taniére.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la ſuivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmilliére;
Et leur troupe à la fin ſe rendit familiére

Juſqu'à ſauter ſur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le ſouffre, & ſe tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui ſe remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à ſon plaiſir:
Et Grenouilles de ſe plaindre;
Et Jupin de leur dire: & quoi, votre deſir
A ſes loix croit-il nous aſtraindre?
Vous avez dû premiérement
Garder votre Gouvernement:
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit ſuffire
Que votre premier Roi fut débonnaire & doux.
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

Landesbibliothek Oldenburg

LE RENARD ET LE BOUC. Fable XLVII.

A. Punt del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE V.

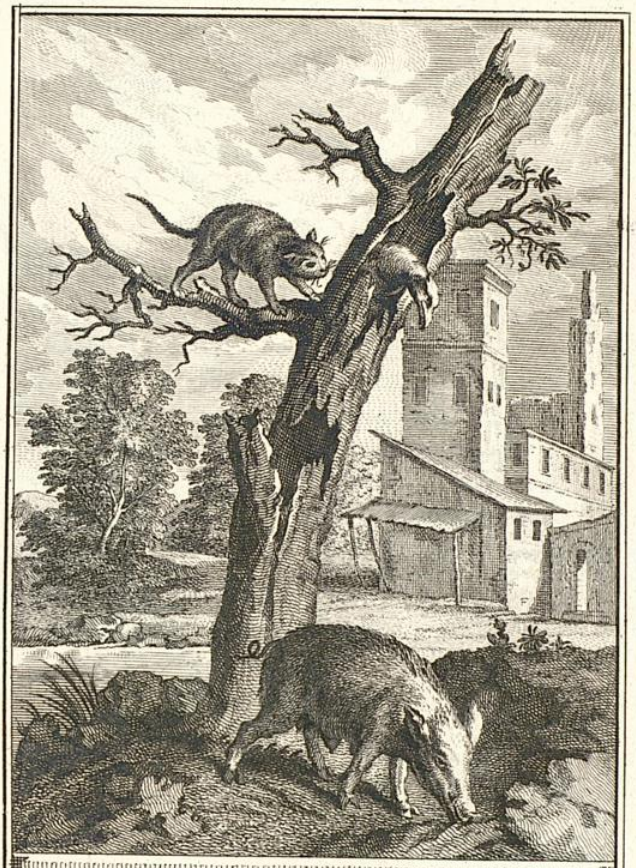
Le Renard et le Bouc.

Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec ſon ami Bouc, des plus haut encornez.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que ſon nez;
L'autre étoit paſſé maître en fait de tromperie.
La ſoif les obligea de deſcendre en un puits.
Là, chacun d'eux ſe déſaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc: que ferons-nous, compere?
Ce n'eſt pas tout de boire, il faut ſortir d'ici.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes auſſi:
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premiérement;
Puis ſur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je ſortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon; & je loue
Les gens bien ſenſés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce ſecret, je l'avoue.

Landesbibliothek Oldenburg

Le Renard ſort du puits, laiſſe ſon compagnon,
Et vous lui fait un beau ſermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence,
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légere,
Deſcendu dans ce puits. Or adieu, jen ſuis hors:
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts:
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute choſe il faut conſidérer la fin.



L'AIGLE, LA LAYE, ET LA CHATE.
Fable XLVIII.

A. Punt del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VI.

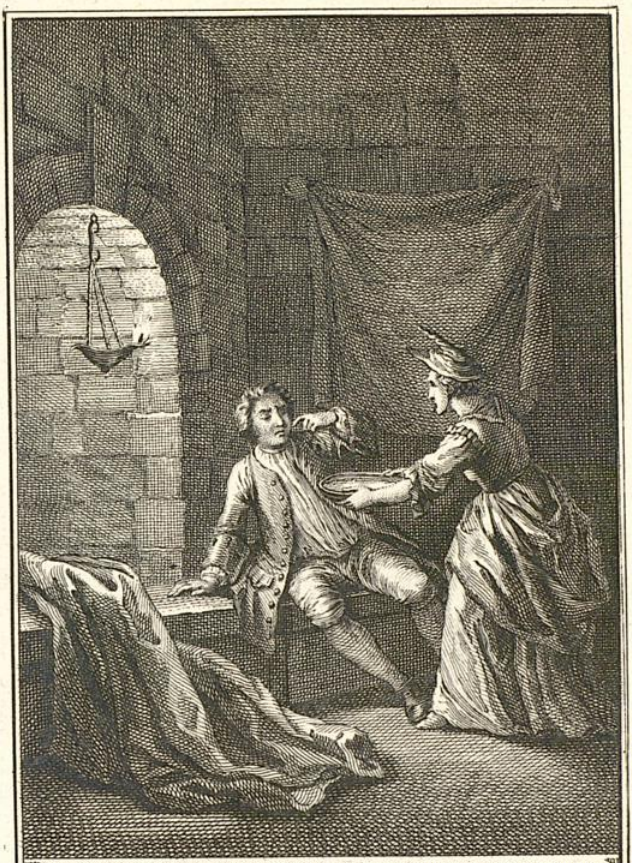
L'Aigle, la Laye, et la Chatte.

L'Aigle avoit ſes petits au haut d'un arbre creux;
La Laye au pied, la Chatte entre les deux:
Et ſans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourriſſons faiſoient leur tripotage.
La Chatte détruiſit, par ſa fourbe, l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: notre mort
(Au moins de nos enfans, car c'eſt tout un aux meres)
Ne tardera poſſible guéres.
Voyez-vous à nos pieds fouïr inceſſamment
Cette maudite Laye, & creuſer une mine?
C'eſt pour déraciner le chêne aſſurément,
Et de nos nourriſſons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils ſeront dévorés:
Qu'ils s'en tiennent pour aſſurés.
S'il m'en reſtoit un ſeul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide deſcend tout droit
A l'endroit
Où la Laye étoit en géſine.
Ma bonne amie & ma voiſine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, ſi vous ſortez, fondra ſur vos petits;
Obligez-moi de n'en rien dire;
Son courroux tomberoit ſur moi.
Dans cette autre famille ayant ſemé l'effroi,
La Chatte en ſon trou ſe retire.
L'Aigle n'oſe ſortir, ni pourvoir aux beſoins
De ſes petits; la Laye encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des ſoins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez ſoi, l'une & l'autre s'obſtine,
Pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion:
L'Oiſeau royal, en cas de mine;
La Laye, en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout: il ne reſta perſonne
De la gent Marcaſſine, & de la gent Aiglonne,
Qui n'allât de vie à trépas:
Grand renfort pour meſſieurs les Chats.

Que ne ſçait point ourdir une langue traîtreſſe
Par ſa pernicieuſe adreſſe?
Des malheurs qui ſont ſortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'eſt la fourbe, à mon avis.

Landesbibliothek Oldenburg



L'YVROGNE ET SA FEMME. Fable XLIX.

A. Punt del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

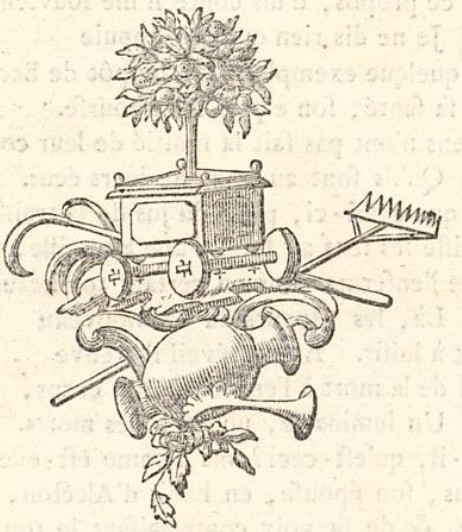
FABLE VII.

L'Ivrogne et sa Femme.

Chacun a ſon défaut où toujours il revient:
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me ſouvient:
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un ſuppôt de Bacchus
Altéroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur courſe,
Qu'ils ſont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laiſſé ſes ſens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loiſir. A ſon réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de ſon corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'eſt-ceci? ma femme eſt-elle veuve?
Là-deſſus, ſon épouſe, en habit d'Alecton,
Maſquée, & de ſa voix contrefaiſant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de ſa biére,
Lui préſente un chaudeau propre pour Lucifer.

Landesbibliothek Oldenburg

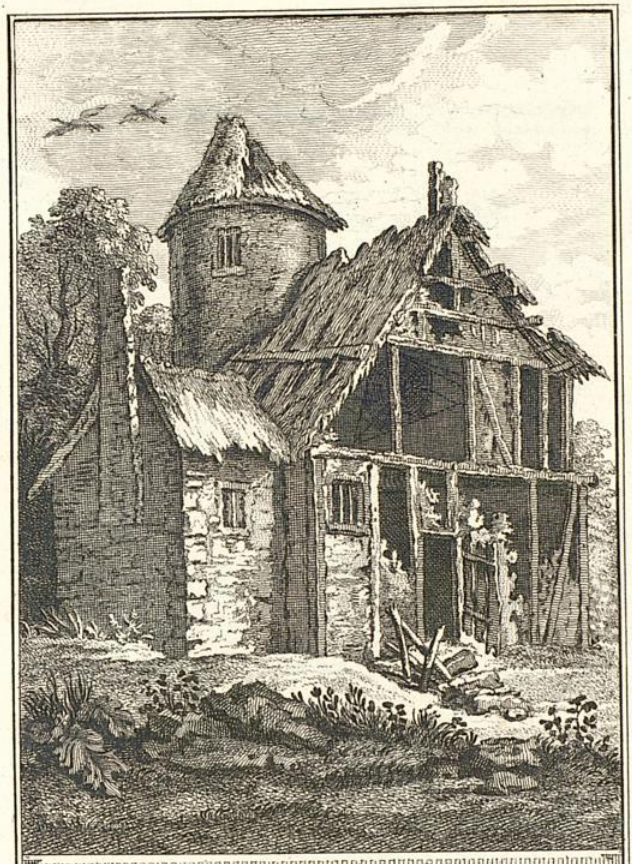
L'époux alors ne doute en aucune maniére
Qu'il ne ſoit citoyen d'enfer.
Quelle perſonne es-tu? dit-il à ce phantôme.
La célériére du royaume
De Satan, reprit-elle; & je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, ſans ſonger,
Tu ne leur portes point à boire?



L. Pant del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



LA GOUTE ET L'ARAIGNÉE. Fable L.
2e. Planche.

A. Pinot del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VIII.

LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VIII.

La Goutte et l'Araignée.

Quand l'Enfer eut produit la Goutte & l'Araignée;
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or aviſons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces caſes étroites;
Et ces palais ſi grands, ſi beaux, ſi bien dorés?
Je me ſuis propoſé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes:
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'eſt rien, dit l'Aragne, aux caſes qui me plaiſe.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés Médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à ſon aiſe.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend avec plaiſir ſur l'orteil d'un pauvre homme,
Diſant: je ne crois pas qu'en ce poſte je chomme,
Ni que d'en déloger, & faire mon paquet
Jamais Hippocrate me ſomme.

Landesbibliothek Oldenburg

L'Aragne cependant ſe campe en un lambris,
Comme ſi de ces lieux elle eut fait bail à vie;
Travaille à demeurer : voilà ſa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une ſervante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tiſſue ; autre coup de balai.
Le pauvre beſtion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain eſſai,
Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuſe mille fois
Que la plus malheureuſe Aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt foüir, hoüer. Goutte bien tracaſſée
Eſt, dit-on, à demi penſée.
Oh ! je ne ſçaurois plus, dit-elle, y réſiſter.
Changeons, ma ſœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit ſe loger
Chez un Prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplaſmes, Dieu ſçait. Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la ſorte ſon compte,
Et fit très-ſagement de changer de logis.

LE LOUP ET LA CICOGNE. Fable LI.

P. Pont del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IX.

Le Loup et la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie,
Se preſſa, dit-on, tellement,
Qu'il en penſa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au goſier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là paſſe une Cicogne.
Il lui fait ſigne, elle accourt.
Voilà l'Opératrice auſſi-tôt en beſogne.
Elle retira l'os : puis, pour un ſi bon tour,
Elle demanda ſon ſalaire.
Votre ſalaire? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne commere.
Quoi! ce n'eſt pas encor beaucoup
D'avoir de mon goſier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate;
Ne tombez jamais ſous ma patte.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On expoſoit une peinture,
Où l'artiſan avoit tracé
Un Lion d'immenſe ſtature,
Par un ſeul homme terraſſé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en paſſant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier vous a déçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raiſon nous aurions le deſſus,
Si mes confreres ſçavoient peindre.

Landesbibliothek Oldenburg

LE LION ABATTU PAR L'HOMME, Fable LII.

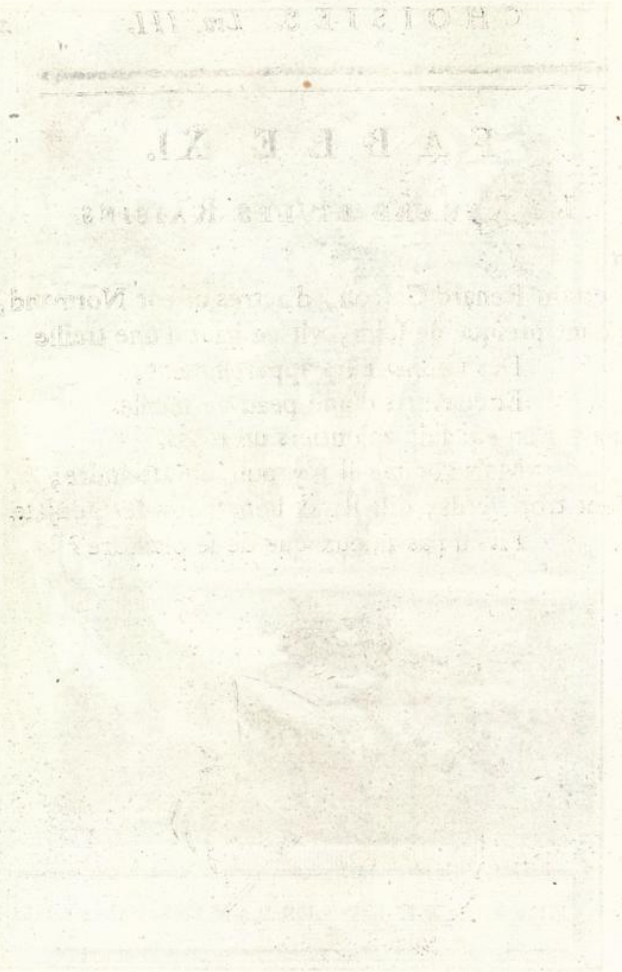
A. Punt del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

LE RENARD ET LES RAISINS. Fable LIII.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XI.

Le Renard et les Raisins.

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre;
Ils sont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

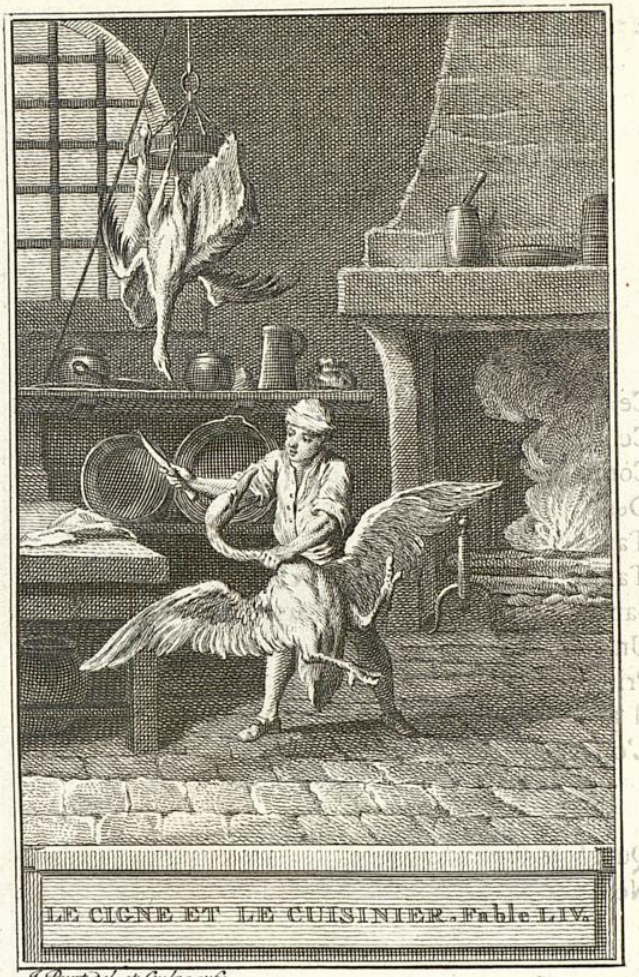
FABLE XII.

Le Cygne et le Cuisinier.

Dans une ménagerie
De volatiles remplie,
Vivoient le Cygne & l'Oiſon:
Celui-là deſtiné pour les regards du Maître,
Celui-ci pour ſon goût: l'un qui ſe piquoit d'être
Commenſal du jardin, l'autre de la maiſon.
Des foſſés du château faiſant leurs galeries,
Tantôt on les eût vûs côte à côte nâger,
Tantôt courir ſur l'onde, & tantôt ſe plonger,
Sans pouvoir ſatisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuiſinier, ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oiſon le Cygne, & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiſeau, prêt à mourir, ſe plaint en ſon ramage.
Le Cuiſinier fut fort ſurpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! Je mettrois, dit-il, un tel chanteur en ſoupe!
Non, non, ne plaiſe aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en ſert ſi bien.

Ainſi dans les dangers qui nous ſuivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

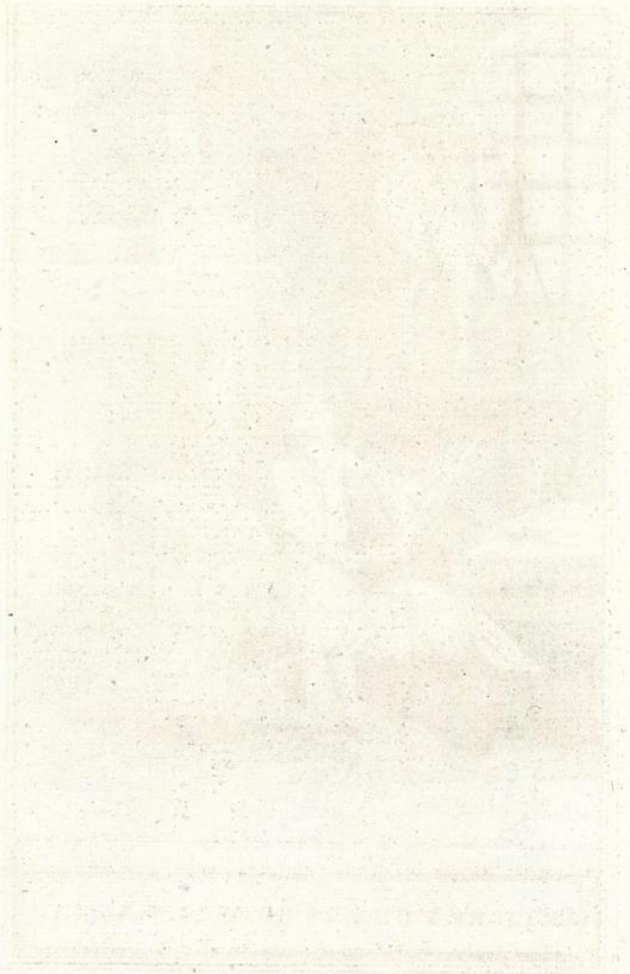
Landesbibliothek Oldenburg



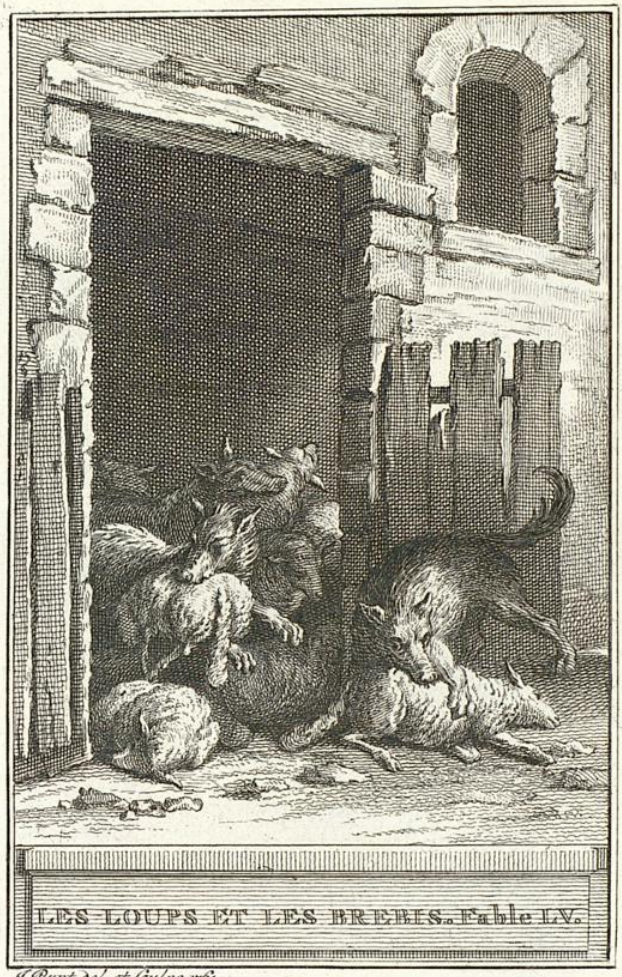
LE CIGNE ET LE CUISINIER. Fable LIV.

J. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg



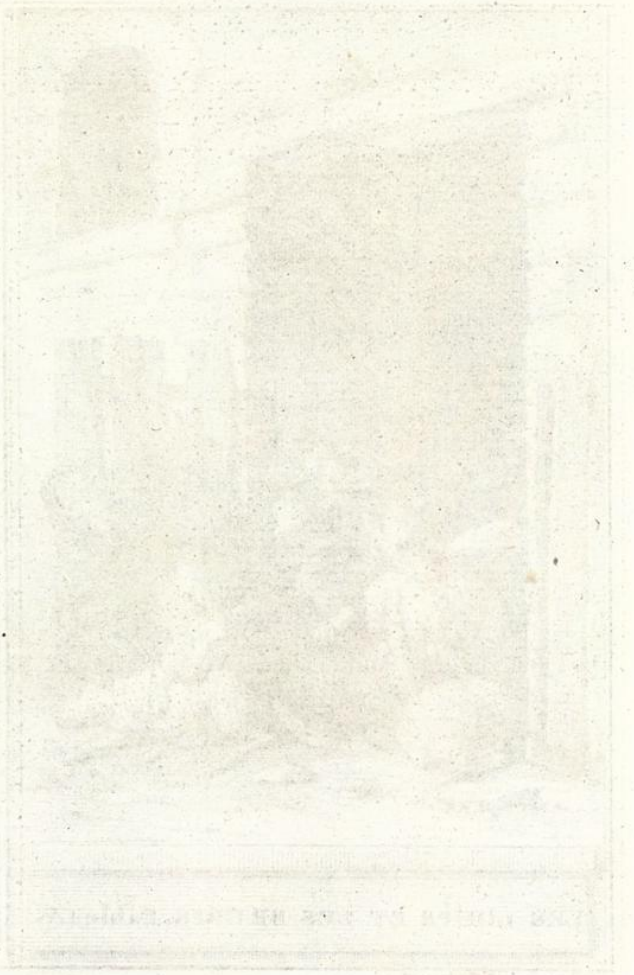
Landesbibliothek Oldenburg



LES LOUPS ET LES BREBIS. Fable LV.

J. Pant del. et sculps. 1762.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

I. Pillement del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIII.

Les Loups et les Brebis.

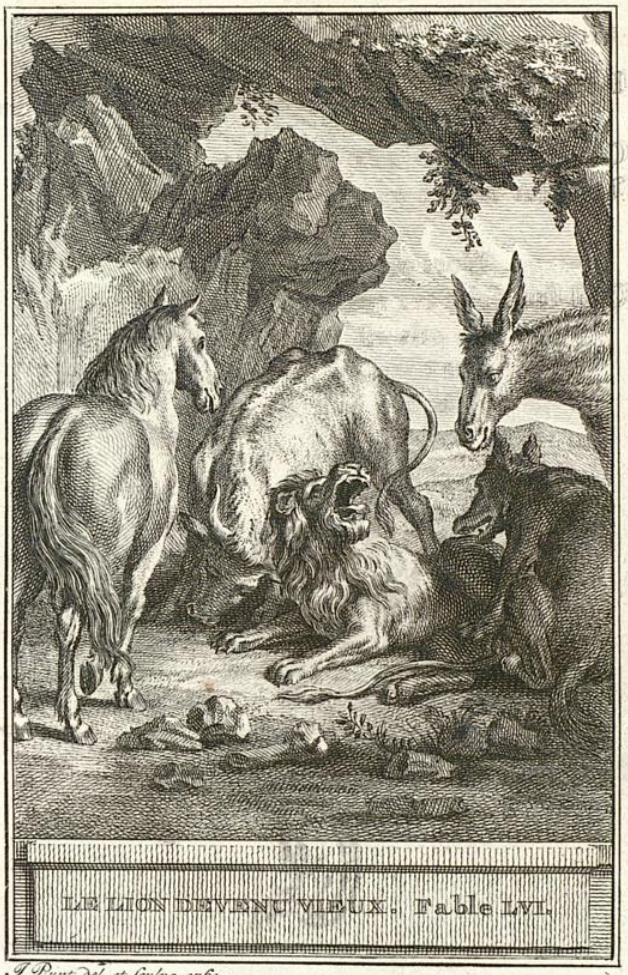
Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis:
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car ſi les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, ſe faiſoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix ſe conclut donc : on donne des ôtages,
Les Loups, leurs Louveteaux, & les Brebis, leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par des Commiſſaires,
Au bout de quelque temps que meſſieurs les Louvats
Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Meſſieurs les Bergers n'étoient pas ;
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois ſe retirent.
Ils avoient averti leurs gens ſecrétement.

Les

Les Chiens qui, ſur leur foi, repoſoient ſûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut ſi tôt fait qu'à peine ils le ſentirent.
Tout fut mis en morceaux, un ſeul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là,
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix eſt fort bonne de ſoi,
J'en conviens : mais de quoi ſert-elle
Avec des ennemis ſans foi ?

Landesbibliothek Oldenburg



LE LION DEVENU VIEUX. Fable LVI.

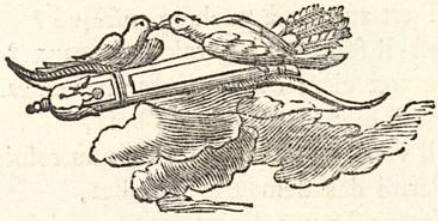
A. Pasut del. et sculps. 1762.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, & pleurant ſon antique proueſſe,
Fut enfin attaqué par ſes propres ſujets,
Devenus forts par ſa foibleſſe.
Le Cheval s'approchant, lui donne un coup de pied,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languiſſant, triſte & morne,
Peut à peine rugir, par l'âge eſtropié.
Il attend ſon deſtin ſans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'Ane même à ſon antre accourir,
Ah! c'eſt trop, lui dit-il, je voulois bien mourir ;
Mais c'eſt mourir deux fois que ſouffrir tes atteintes.



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XV.

PHILOMÉLE ET PROGNÉ.

Autrefois Progné l'Hirondelle
De ſa demeure s'écarta ;
Et, loin des villes, s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philoméle.
Ma ſœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûe :
Je ne me ſouviens point que vous ſoyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que penſez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce ſéjour ſolitaire ?
Ah ! reprit Philoméle, en eſt-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Et quoi, cette muſique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque ruſtique ?
Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Auſſi bien en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Terée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.

Landesbibliothek Oldenburg

PHILOMELE ET PROGNÉ. Fable LVII.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage,
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en ſouvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne ſuis pas de ceux qui diſent : ce n'eſt rien,
C'eſt une femme qui ſe noie.
Je dis que c'eſt beaucoup ; & ce ſexe vaut bien
Que nous le regrettions, puiſqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici, n'eſt point hors de propos,
Puiſqu'il s'agit, en cette Fable,
D'une Femme qui dans les flots
Avoit fini ſes jours par un ſort déplorable.
Son Epoux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre en cette aventure
Les honneurs de la ſépulture.
Il arriva que ſur les bords
Du fleuve, auteur de ſa diſgrace,
Des gens ſe promenoient, ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de ſa femme aperçu nulle trace ;
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : non, ne le ſuivez pas,
Rebrouſſez plutôt en arriere.

Landesbibliothek Oldenburg

LA FEMME NOYÉE. Fable LVIII.

A. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

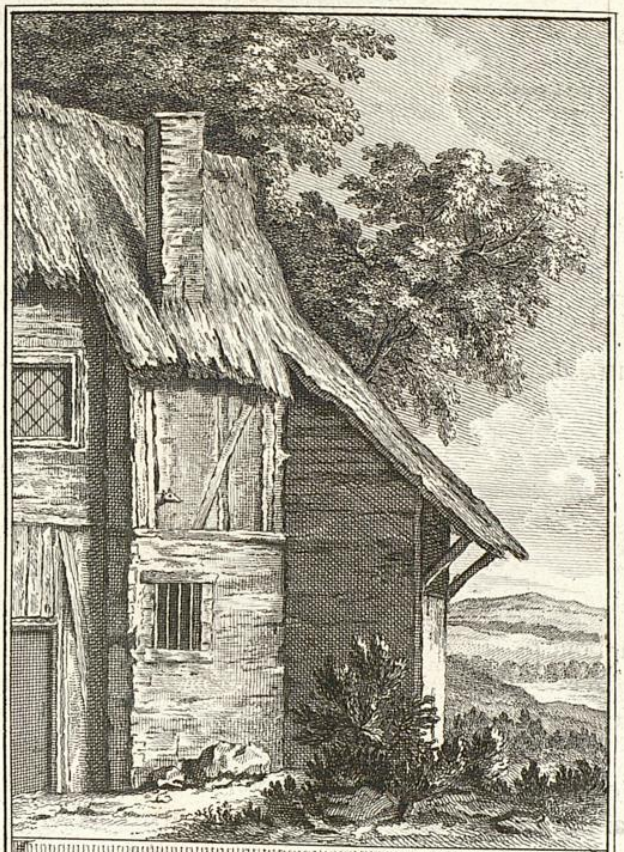
Quelle que ſoit la pente & l'inclination
Dont l'eau par ſa courſe l'emporte,
L'eſprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre ſorte:
Cet homme ſe railloit aſſez hors de ſaiſon.
Quant à l'humeur contrediſante,
Je ne ſçai s'il avoit raiſon;
Mais que cette humeur ſoit, ou non,
Le défaut du ſexe & ſa pente;
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et juſqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un grenier.

Damoiſelle Belette, au corps long & fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle ſortoit de maladie.
Là, vivant à diſcrétion,
La Galante fit chere lie,
Mangea, rongea : Dieu ſçait la vie,
Et le lard qui périt en cette occaſion.
La voilà, pour concluſion,
Graſſe, maſlue, & rebondie.
Au bout de la ſemaine, ayant dîné ſon ſou,
Elle entend quelque bruit, veut ſortir par le trou ;
Ne peut plus repaſſer, & croit s'être mépriſe.
Après avoir fait quelques tours,
C'eſt, dit-elle, l'endroit, me voilà bien ſurpriſe :
J'ai paſſé par ici depuis cinq ou ſix jours.
Un Rat qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panſe un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre ſortir :
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

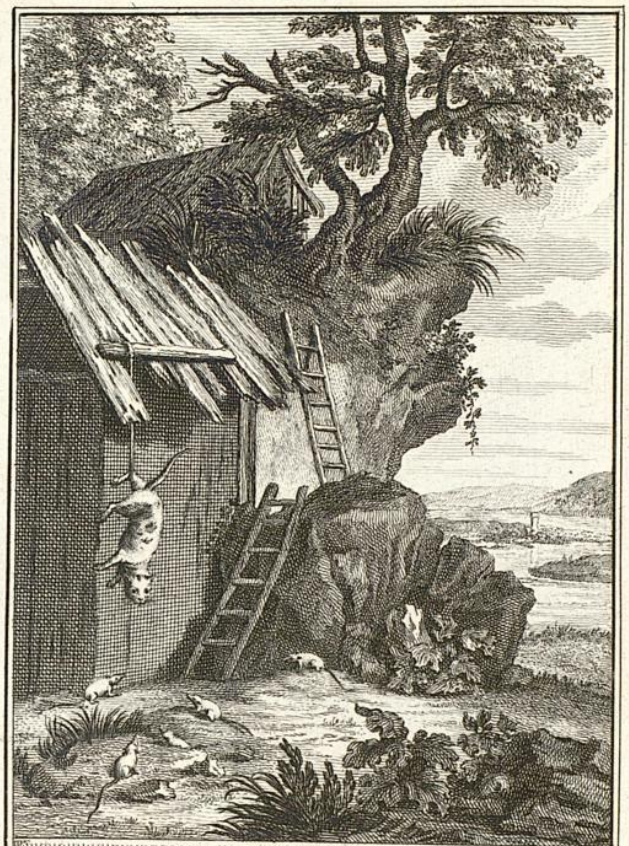
Landesbibliothek Oldenburg



LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER.
Fable LIX.

T. Pyant del. et sculps. 1762.

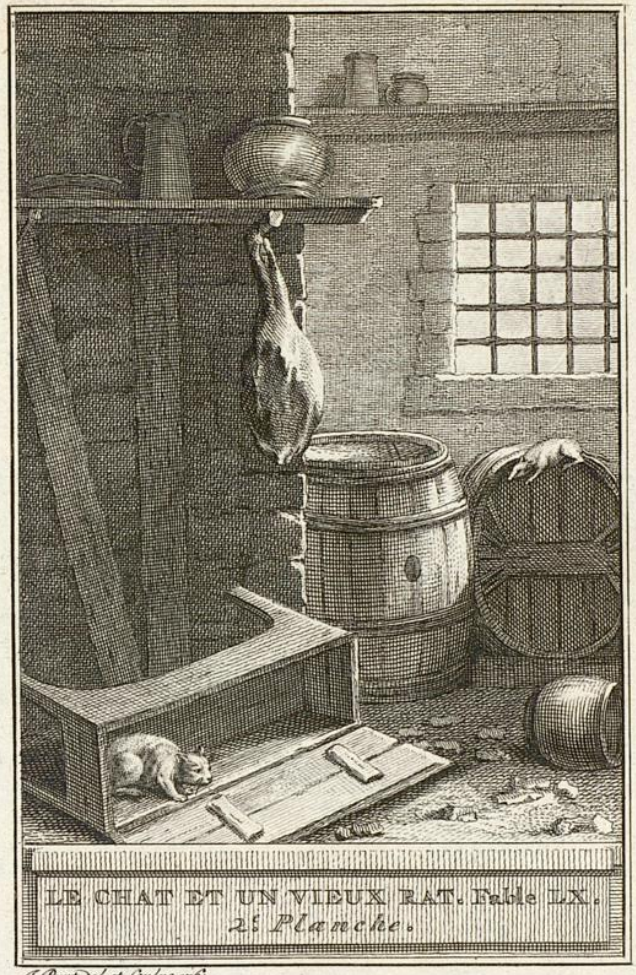
Landesbibliothek Oldenburg



LE CHAT ET UN VIEUX RAT. Fable LX.

J. Punt del. et sculps. 1762.

Landesbibliothek Oldenburg



LE CHAT ET UN VIEUX RAT. Fable LX.
2e Planche.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVIII.

Le Chat et un vieux Rat.

J'ai lû, chez un conteur de fables,
Qu'un ſecond Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers miſérables.
J'ai lû, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de ſouris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on ſuſpend ſur un léger appui,
La mort aux rats, les ſouricieres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
Les ſouris étoient priſonnieres,
Qu'elles n'oſoient ſortir, qu'il avoit beau chercher ;
Le galant fait le mort, & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête ſcélérate
A de certains cordons ſe tenoit par la pate.
Le peuple des ſouris croit que c'eſt châtiment,
Qu'il a ſait un larcin de rôt ou de fromage,

Landesbibliothek Oldenburg

Egratigné quelqu'un, cauſé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à ſon enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats ;
Puis, reſſortant, font quatre pas,
Puis enfin ſe mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu reſſuſcite ; & ſur ſes pieds tombant,
Attrape les plus pareſſeuſes.
Nous en ſçavons plus d'un, dit-il, en les gobant :
C'eſt tour de vieille guerre ; & vos cavernes creuſes
Ne vous ſauveront pas, je vous en avertis ;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétiſoit vrai. Notre maître Mitis,
Pour la ſeconde fois, les trompe & les affine,
Blanchit ſa robe, & s'enfarine ;
Et, de la ſorte déguiſé,
Se niche & ſe blotit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien aviſé.
La gent trote-menu s'en vient chercher ſa perte :
Un rat, ſans plus, s'abſtient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il ſçavoit plus d'un tour ;
Même il avoit perdu ſa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

Landesbibliothek Oldenburg

S'écria-t-il de loin au Général des chats :
Je ſoupçonne deſſous encor quelque machine.
Rien ne te ſert d'être farine ;
Car quand tu ſerois ſac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui ; j'approuve ſa prudence :
Il étoit expérimenté,
Et ſçavoit que la méfiance
Eſt mere de la ſûreté.